

52.521B

[19]

L. HALKIN

LA BATAILLE DE PAVIE

EXTRAIT DES ANNALES  
DE LA FACULTE DES LETTRES D'AIX

TOME XXXVI

1962



## LA BATAILLE DE PAVIE

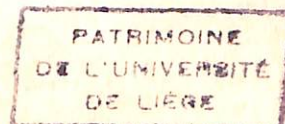
---

En octobre 1524, les troupes victorieuses de François I<sup>er</sup> franchissaient de nouveau les Alpes. La fortune semblait devoir cruellement trahir les espoirs des armées de Charles-Quint. Leur généralissime, le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, se sentait menacé et voyait sa gloire compromise.

Aux périls immédiats de l'invasion et de l'intervention personnelle du roi de France s'ajoutaient d'autres dangers aussi graves. Parmi les généraux désemparés sévissait la discorde; une vaine rivalité opposait Lannoy au connétable de Bourbon. L'argent continuait à manquer, et à tel point que le vice-roi était contraint de vendre la chancellerie de Naples. Enfin François-I<sup>er</sup> convoitait plus que jamais le royaume confié à Charles de Lannoy, surtout depuis que Clément VII, également hostile à tous les ennemis de l'Italie, manifestait la volonté d'en exclure les Espagnols. Le pape avait laissé les troupes françaises traverser son territoire, bien décidé d'ailleurs à ne pas leur permettre de s'y maintenir. Ces tergiversations avaient entraîné la défection des Vénitiens, jusque-là fidèles à l'Empereur.

\*  
\*\*

Il eût été difficile alors de prévoir la victoire de Pavie, la plus étonnante de toutes celles des guerres d'Italie. Cinq mois de lutte indécise forment en quelque sorte la préface de la célèbre rencontre. François I<sup>er</sup>, faisant sien le rêve de Charles VIII et de Louis XII,



11.096.

ne pouvait choisir un moment plus favorable pour une conquête qu'il escomptait définitive. Au passage des montagnes et des fleuves, le temps lui-même semblait seconder ses projets. Par contre, l'armée impériale, épuisée par les fatigues de la retraite, était hors d'état d'empêcher l'invasion du Milanais.

Demeuré à Asti, sur les revers italiens des montagnes, Charles de Lannoy espérait qu'en réunissant ses troupes à celles du connétable, il pourrait arrêter la marche des Français. Il dut abandonner cette illusion lorsque ses alliés lui eurent montré les débris de leurs armées.

Le trouble où l'arrivée des troupes fraîches de François 1<sup>er</sup> jetait les généraux de l'Empereur n'était que trop fondé. Bientôt Bourbon et Lannoy renoncèrent à garder la ligne du Tessin et ne mirent garnison que dans les villes bien défendues comme Pavie, Crémone, Lodi et Alexandrie. Le pape, estimant le moment favorable pour présenter de nouvelles propositions de paix, fit demander à Lannoy une suspension d'armes. La réponse fut un refus pur et simple.

Après diverses opérations de moindre importance, l'armée française, commandée par le souverain assisté du roi de Navarre, du duc d'Alençon, de François de Lorraine, de La Trémoille, de La Palisse et d'autres généraux illustres, vint mettre le siège devant Pavie. De son côté, Lannoy n'avait pas hésité à retirer ses troupes de Milan, comprenant l'inutilité de cette place pour les ennemis.

Seconde ville du Milanais, Pavie avait été autrefois la capitale de l'Italie. Elle était restée opiniâtrement fidèle au parti gibelin et renfermait dans ses puissantes murailles les principaux espoirs de l'empereur.

François 1<sup>er</sup> eût pu attaquer Lodi que l'on commençait seulement à mettre en état de défense, mais Bonnivet lui conseilla de se jeter sur Pavie où, selon lui, les lansquenets allemands ne pourraient opposer une longue résistance. C'était faire trop bon marché des adversaires et, en particulier, c'était apprécier bien au-dessous de sa valeur le commandant de la place, Antoine de Leiva, capitaine exercé, vigilant et intrépide, qui s'était enfermé dans Pavie avec cinq mille cinq cents lansquenets allemands ou espagnols, deux cents hommes d'armes et deux cents cheval-légers.

Lorsque François 1<sup>er</sup> planta son étendard devant les remparts de Pavie, son armée était encore redoutable malgré l'expédition de

Naples qui avait dispersé les forces royales au moment où le besoin s'en faisait le plus sentir. Par ailleurs, si les Français l'emportaient par leur artillerie et leur cavalerie, les Impériaux avaient l'avantage d'une arme à feu peu répandue alors, le mousquet, dont la décharge était plus sûre et la force de pénétration plus grande.

Il est difficile d'estimer le nombre des combattants. Un rapport digne de foi dénombrerait comme suit les effectifs impériaux : treize mille Allemands, six mille Espagnols, trois mille Italiens, quinze cents cheval-légers et huit cents hommes d'armes à cheval.

L'importance des troupes royales est d'une évaluation plus délicate en raison de la dispersion et de l'instabilité des « bandes ». L'un parle de plus de cinquante mille hommes, ce qui serait beaucoup pour l'époque. Un autre décrivait ainsi la répartition de l'armée française : douze mille hommes d'armes, vingt-cinq mille fantassins, plus de quinze cents cheval-légers. Il faut observer toutefois que ces indications ne nous renseignent pas sur le nombre des archers et sur l'importance réelle de l'artillerie française. Plus tard, François 1<sup>er</sup> se vantera d'avoir conduit au combat plus de vingt-cinq mille hommes. Sans doute exagérât-il, car, à la veille de Pavie, des deux armées la française surtout avait subi de lourdes pertes. On peut raisonnablement penser que la célèbre bataille opposa vingt mille soldats impériaux à au moins autant de Français. Dans l'ensemble, les deux armées se valaient par le nombre comme par le courage.

Les premiers jours se passèrent en vaines escarmouches qui décimèrent les rangs des assaillants. Afin de rendre accessible l'abord méridional de la place, François 1<sup>er</sup> tenta de détourner le Tessin, mais ce plan hasardeux échoua comme les assauts précédents, et il semble que le roi désespéra de l'emporter par les armes. Il ne renonça point à battre la vaillante cité au moyen d'un long siège, véritable blocus prometteur de famine.

Cette entreprise pouvait d'autant mieux réussir que Charles-Quint, — au mois de janvier 1525, — inclinait à conclure la paix ou une trêve durable, tant étaient inextricables ses embarras financiers.

Les mêmes causes poussaient les généraux de l'Empereur à de tout autres déterminations. Le 17 janvier, Lannoy écrivait à Marguerite d'Autriche : « Nous avons tenu conseil et, voyant l'estat des affaires et la grosse despence qu'il fault porter pour soustenir ceste armée et le bon vouloir en quoy sont les gens de guerre espaignolz et

allemands, avons conclu par ensemble de partir le xxj ou le xxij de ce mois au plus tard et nous mettre aux champs pour donner la bataille au roy de France, et espérons en Dieu et à la juste querelle de l'empereur et au bon vouloir que ont tous noz gens, qu'il donnera victoyre à Sa Majesté. »

Le 22 janvier, les soldats de Lannoy quittèrent Lodi pour Marignan et Pavie. Chemin faisant, ils surprirent la place de Sant'Angelo, poste important pour le ravitaillement des Français, et lui donnèrent l'assaut « pour mettre en liberté le grand chemin de Laudes à Pavie pour plus aisément faire suivre leurs vivres ». Une première attaque fut repoussée, mais les Français, comprenant l'inutilité de la résistance, se rendirent au vice-roi qui retint prisonniers les capitaines et licencia les soldats désarmés.

Le 4 février, l'armée impériale campait non loin de Pavie, et une rencontre prochaine paraissait inévitable. François I<sup>er</sup> s'était fortifié dans le parc de Mirabello, excellente position entre le Tessin et la Chartreuse, aussi bien défendue contre une sortie des assiégés que contre une attaque de l'armée de secours.

Le 10 février, les adversaires étaient face à face, « si prez de l'ung l'autre, écrivait Lannoy, que ce voyent gens des deux costez, et si leur camp ne feust fortifié si fort qu'il est, nous eussions jà combattu, ou ils se feussent levé de là. » La vieille cité lombarde salua ses sauveurs par le son de ses cloches et l'éclat de ses feux. Une opportune sortie d'Antoine de Leiva aurait fait aux Français plus de cinq cents morts. En outre, le courage des assiégés avait été fortement soutenu par la défection des Grisons à la solde du roi et l'audacieuse entrée d'un convoi de poudres que les Français laissèrent passer pour leur malheur.

Cependant le roi croyait sa position si solide qu'il tenait pour superflue toute riposte. Il plaça la masse de ses troupes du côté oriental et estima pouvoir vaincre en tenant bon. Il avait d'autant plus d'espoir dans le succès de ce plan simpliste que, dans le camp de l'adversaire, les lansquenets menaçaient de désertir si on ne payait enfin l'arriéré de leur solde; seule la promesse du combat avait pu les retenir.

L'aile nord de l'armée française s'étendait jusqu'à un vaste parc fortifié. La longueur de l'enceinte rendait la défense malaisée. Il paraissait difficile d'obliger François I<sup>er</sup> au combat.

Après de mûres réflexions, les Impériaux décidèrent d'attaquer le camp français par un mouvement tournant vers le nord. De cette façon, on pouvait espérer que le roi de France descendrait des hauteurs fortifiées pour livrer bataille dans la plaine.

Après la chute du jour, des Espagnols munis de béliers et de pics sapèrent sans bruit la muraille en trois endroits. La nuit était sans lune et orageuse. Lorsque l'armée impériale arriva, en trois colonnes, devant les trois brèches, le jour commençait à poindre : c'était le 25 février 1525.

En avant, marchaient les Espagnols, suivis par la cavalerie. Les lansquenets, formant la masse principale, entrèrent les derniers dans la place.

La forte artillerie française fit merveille, mais ce fut la cavalerie royale qui manqua de l'emporter par un coup décisif. Le choc entre les deux avant-gardes fut terrible. En voyant fuir les cavaliers, ennemis, François I<sup>er</sup> crut qu'il était vainqueur.

L'infanterie, tant espagnole qu'allemande, racheta la défaite de ses cavaliers. Les arbres, les bosquets et le ruisseau lui fournirent une couverture contre les lourds cavaliers français. Ces derniers tombèrent alors si nombreux que la cavalerie impériale put revenir au combat.

Dans l'entre-temps, les réserves d'infanterie avaient ouvert le feu. Les canons français ne purent les arrêter. Les Suisses n'étaient pas à leur poste de guerre, et l'absence de ces bataillons réputés fut fatale à leurs alliés.

L'arrière-garde française, sous le commandement du duc d'Alençon, se trouvait de l'autre côté de la ville et n'avait pas encore combattu. Quand son chef se rendit compte du désastre, il rompit les ponts qu'il avait jetés sur le Tessin. Il sauva ainsi son armée mais perdit d'autant mieux ses alliés et ses compatriotes.

François I<sup>er</sup> se battait toujours, entouré de morts et de mourants parmi lesquels on pouvait déjà compter deux maréchaux de France. Blessé au visage et à la main, il aurait résisté longtemps encore, jusqu'à la mort peut-être, si son cheval, en tombant, ne l'avait entraîné sous lui. De toutes parts, cerné par des Espagnols et des Allemands qui se disputaient ses armes et sa personne, il courait le risque d'être sacrifié à leur cupidité. Charles de Lannoy, averti de la complète déroute de l'armée royale et du destin de son chef, dégagea

François I<sup>er</sup> et, s'inclinant, reçut sa reddition au nom de l'empereur Charles-Quint.

\*  
\*\*

La bataille de Pavie était terminée. François I<sup>er</sup>, fidèle à ses promesses, n'avait pas fui, mais il s'était rendu. « De toutes choses, écrivit-il à sa mère, rien ne m'est demeuré, sinon l'honneur et la vie qui est sauve. » On sait que, de ce billet, la postérité a tiré le mot historique (fictif comme tous les mots historiques) : « Tout est perdu fors l'honneur. »

L'importance de Pavie est cependant ailleurs. Si la bataille n'a mobilisé que des armées relativement modestes, ses conséquences n'en furent pas moins durables. La défaite de Pavie efface la victoire de Marignan, annonce le traité de Cateau-Cambrésis et ouvre l'ère de la prépondérance espagnole.

Léon-E. HALKIN  
*Professeur à l'Université de Liège.*

2.521 B

[20]

## L'HÉRITAGE DE LA RÉSISTANCE

par LÉON-E. HALKIN

1958

